

"Nous sommes très inégaux face à notre vieillesse : il y a la chance, il y a la volonté."

Autor(en): **Onfray, Michel / Châtel, Véronique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération**s

Band (Jahr): - **(2018)**

Heft 106

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Nous sommes très inégaux face à notre vieillesse : il y a la chance, il y a la volonté. »

Victime d'un deuxième AVC, le philosophe français Michel Onfray se sert des confessions de son corps pour faire le point sur sa vie et les deuils qui l'ont marqué. Rencontre avec un homme en colère.

Depuis le décès de sa compagne de trente-sept ans de vie commune, Michel Onfray, 59 ans, vit à Caen, en Normandie. Et travaille dans un bureau tapissé de livres, au cinquième étage d'un immeuble du centre-ville. Le récit intime qu'il vient de publier — *Le deuil de la mélancolie* — et dans lequel il évoque le souffle de la mort qu'il a senti à plusieurs reprises à l'occasion de son infarctus, de ses AVC, de l'accident de voiture de sa mère, de la maladie de sa compagne qui a duré dix-sept ans, est atypique de sa production. Il est le seul parmi une centaine d'essais, de manifestes et de carnets philosophiques construit uniquement à partir de ses ressentis physiques. Une démonstration de cette phrase de Nietzsche : « Toute pensée est confession d'un corps. »

On a connu Michel Onfray — fils d'une mère femme de ménage et d'un père ouvrier agricole, enseignant d'abord, puis créateur de l'Université populaire de Caen — fâché contre la psychanalyse, les intellectuels poseurs, le parisianisme, les snobs, le politiquement correct, on le découvre en colère contre les médecins qui l'ont mal pris en charge et les amis qui n'ont pas été à la hauteur. Depuis que *France Culture* a décidé de ne plus diffuser ses conférences de l'Université populaire de Caen qu'il délivrait depuis 2002, sa colère est encore montée d'un cran. Ce qui l'a incité à écrire une lettre ouverte à Manu (Emmanuel Macron) qui n'a pas été du goût de tout le monde. Mais voilà... Comme il l'avouera au cours de notre échange, le temps n'a boni-

fié qu'une chose en lui : ce qu'on lui a toujours reproché !

La maladie nous apprend sur nous, écrivez-vous. Qu'avez-vous découvert sur vous-même ?

Pas grand-chose que je ne sache, mais des confirmations de ce que je savais déjà et que la pratique régulière et assidue de la philosophie antique, romaine en particulier, m'a appris pendant plus de quarante ans. On valide dans son lit d'hôpital ou dans les couloirs en attendant un examen ou une visite médicale, ce que l'on a pensé en amont sur le temps et la souffrance, la vie et la mort, l'essentiel et l'accessoire, le normal et le pathologique, la maladie et la santé. Et puis, on expérimente également la solidité, ou non, de l'affection amicale ou amoureuse de ceux qui nous entourent.

La philosophie a-t-elle été un recours ? Est-ce que cela vous a aidé à relativiser ?

Oui, bien sûr, sinon à quoi bon consacrer une heure de peine à la philosophie ? Les fortes pensées de l'épicurisme et du stoïcisme sur la souffrance et la mort sont majeures et on a l'occasion d'expérimenter leur validité. Les épicuriens disent de la mort qu'elle n'est pas à craindre, car si on est là, c'est qu'elle n'y est pas et si elle est là, c'est qu'on n'y est plus ! Ils invitent alors à ne vivre que l'instant en le vidant de la crainte d'un futur qui n'est pas encore là, puisqu'il est à venir. Ils proposent donc qu'on investisse le présent avec le calme et la

sérénité de qui vit ce qu'il y a à vivre : le pur plaisir d'exister. Quant aux stoïciens, ils affirment qu'il existe une part de représentation dans la douleur et la souffrance et que, si bien sûr on ne peut pas éviter qu'il y ait de la souffrance, on peut éviter d'en être affecté plus que de raison. Habiter l'instant pur et exercer sa volonté, voilà qui s'avère efficace dans un lit d'hôpital...

Comment envisagez-vous l'avancée en âge, vous qui avez écrit que, « dans la vie d'un philosophe, le corps joue un rôle majeur » ?

J'ai envie de regarder la vieillesse et ses effets en face et de me faire une opinion non pas tant sur la vieillesse en soi, mais sur ma vieillesse pour composer avec elle. Si, depuis des décennies on pratique à la façon de Montaigne en cherchant en soi l'ordre et les raisons du monde, on n'est pas surpris par la vieillesse qui nous travaille... dès le ventre maternel ! Il ne faut pas s'étonner qu'elle finisse par obtenir ce qui advient, puisque, si je puis dire, c'est préparé de longue date, donc su par quiconque philosophe un tant soit peu...

Par ailleurs il n'y a pas la vieillesse, ai-je dit, mais des vieillesse et nous sommes très inégaux face à notre vieillesse. Une part de ce que nous sommes devenus obéit à l'aléatoire, une autre au vouloir. Il y a la chance et il y a la volonté. Sur la chance, on ne peut rien. Sur la volonté, on peut beaucoup. Mais, parfois, la volonté peut travailler à l'avènement de chances... >>>



Elodie Gregoire

Michel Onfray dans son bureau tapissé de livres qui l'aident à penser ce qu'il vit avec son corps.

Est-ce que l'hédonisme est compatible avec l'avancée en âge ?

Oui, bien sûr. Il se modifie en même temps que soi. Aux temps de la vitalité débordante, il est plus dans la quête épicurienne du plaisir positif que l'on cherche et veut, parce qu'il nous cherche et nous veut, que dans la quête stoïcienne de l'évitement des déplaisirs, ce que je nomme les «plaisirs négatifs». C'est alors une recherche qui s'avère moins hédoniste, comme au départ, qu'eudémoniste : on voulait l'alcool fort du plaisir, on veut désormais le bonheur raffiné des alcools plus complexes et plus élaborés.

Cet accident — votre AVC qui a mis du temps à être reconnu comme tel — vous a plongé dans la position de patient. Qu'est-ce que vous avez découvert ?

Ce que j'ai découvert ? Les limites de la médecine contemporaine qui n'est guère éloignée de celle de Molière ; l'arrogance des médecins qui se cachent derrière les chiffres des analyses ou des images numériques qui enterrent le corps véritable derrière des signes détachés de ce corps ; la précipitation des diagnostics dus au dispositif libéral qui a fait de la santé un marché juteux ; mais aussi, et surtout, la confirmation d'un trait de la nature humaine qui déborde l'hôpital : l'incapacité à faire amende honorable et à reconnaître ses erreurs ! Car les médecins qui se sont trompés de diagnostic ont tous opté pour la dénégation, puis pour l'absence d'excuses... J'en veux moins aux cinq médecins qui sont passés à côté de mon AVC de s'être professionnellement trompés que d'avoir été humainement de franches nullités...

C'est quoi la caste des médecins que vous fustigez ?

Pas vraiment «la caste», mais, chez quelques-uns, l'esprit de corps qui tient moins à la vérité, à la justice et à la justesse qu'aux prébendes qu'ils se partagent selon des règles tribales et féodales, mandarinales et corporatistes. Le malade qui est a priori dans une situation d'infériorité fait face à

des humains qui, n'oublions pas la leçon de Darwin, ont beaucoup d'efforts à faire pour n'être pas rattrapés par le tropisme du mammifère qu'ils sont toujours et qui n'est pas naturellement bon en présence d'un congénère blessé... L'humanité est une conquête. Dans nos temps nihilistes, elle est le cadet des soucis d'un grand nombre.

Devenir fragile vous a fait réfléchir à la profondeur de vos liens amicaux. Peu d'amis ont eu le bon comportement. Il faudrait être comment face à un ami qui va mal ? Quels sont les mots qui ont de la valeur quand on est fragilisé ?

Il faut rester le même... Voici quelques pistes : ne pas prendre ses jambes à son cou ; ne pas se cacher derrière un texto en pensant qu'on a fait ce qu'il y avait à faire avant de dispa-



« La médecine contemporaine n'est guère éloignée de celle de Molière »

MICHEL ONFRAY

raître en attendant des jours meilleurs ; ne pas jouer ou surjouer le meilleur (du genre : «c'est rien»...) ou le pire (du genre : «ah oui, quand même...») ; ne pas prendre de nouvelles, mais dire qu'on en prend auprès d'autres qui n'en ont pas... Enfin, en un mot : avoir le courage d'accompagner la souffrance d'autrui.

La vulnérabilité aurait pu vous rendre moins misanthrope, car, après tout, n'est-ce pas ce qui nous rassemble tous, notre péremption ? Qu'est-ce qui, dans les autres, vous met tant en colère ?

Ah ! mais la misanthropie est une haine de l'humanité en soi, dans l'absolu, et ça ne semble pas être mon cas ! En revanche, la lucidité, ce à quoi j'aspire, consiste à voir le réel tel qu'il est, le bien là où il est, et le mal aussi

— puis à le dire... Il n'y a nulle colère à dénoncer le mal : juste une volonté de lucidité qui évite le double écueil de l'optimisme et du pessimisme : je crois n'être ni l'un ni l'autre, car j'essaie d'être tragique, à savoir : essayer de regarder en face le réel tel qu'il est.

Vous racontez, dans votre livre, que vous avez aimé deux femmes simultanément, qui le savaient. C'était de la bigamie ou du poly-amour ? Quelle est votre définition de l'amour, justement ?

Je ne mets pas de mots là-dessus : j'ai vécu au vu et au su de ces deux femmes, et sans en faire de publicité (alors que j'en avais donné le mode d'emploi dans un livre qui s'intitulait *Théorie du corps amoureux...*), ce que la plupart vivent en cachette sur le mode de l'adultère bourgeois. Le libertaire que je suis défend la liberté partout. Pourquoi faudrait-il que ce combat s'arrête dès qu'il s'agit d'amour ? Les parents disent qu'ils aiment d'un même amour leurs différents enfants et personne de trouve à y redire, ni ne parle de polyamour... Aimer c'est vouloir souffrir, vieillir et mourir avec une personne élue : pourquoi l'élection de l'une devrait interdire l'élection de l'autre ou d'une autre encore ? Je suis juste pour la liberté, la mienne... et celle des autres. Et j'ai du mal avec qui souhaite m'en priver...

En 2013, après le décès de votre compagne, vous avez dit qu'il était difficile de trouver sa place dans un monde où résonne l'absence d'un être cher. Comment y êtes-vous arrivé ?

De façon extrêmement pragmatique : en mettant un jour devant l'autre comme on met un pied devant l'autre. A chaque jour suffisait sa peine. Dans les premiers temps, on avance comme un poulet auquel on a coupé le cou, de façon un peu inchoative... Ensuite, moins. Ensuite encore moins. Un jour, on finit par marcher à peu près normalement, même si l'on sait, soi, que l'on ne marche plus vraiment comme avant...

Vivre, c'est prendre soin de ceux qu'on aime, écrivez-vous.



Ni Dieu ni maître... Michel Onfray se définit comme un libertaire qui exerce sa liberté de penser et d'expression sans retenue.

Laissez-vous les autres prendre soin de vous? Avez-vous l'humilité suffisante pour accepter de recevoir quelque chose des autres?

Votre question suppose que mon manque d'humilité, mon orgueil donc, m'empêcherait de recevoir. Dont acte... Mais, au-delà de la morale (NDLR *La morale est un terme inventé par Friedrich Nietzsche (das Moralin) pour désigner par dérision la morale bien-pensante*), il existe une catégorie de gens auxquels on ne donne pas parce qu'on estime qu'ils ont déjà tout et que leur donner paraît moins intéressant que leur prendre...

Vous n'avez pas eu d'enfant, mais vous êtes grand-père par alliance? Qu'est-ce que cela vous apprend sur vous? Vos grands-pères sont-ils une source d'inspiration?

J'apprends que le ventre de la mère est le premier temple cérébral de l'enfant à venir et qu'on le constitue dans cet endroit de façon majeure. J'apprends aussi que ses premiers temps dans la vie avec ses deux parents

contribuent massivement à le constituer et que, assez vite, on dispose d'un caractère et d'un tempérament contre lequel le monde pourra assez peu agir...

Ma mère a été placée à l'assistance publique et mon père a perdu ses parents très tôt, je n'ai donc connu aucun de mes quatre grands-parents.

Quelle est votre conception de l'élégance à bientôt 60 ans?

L'élégance consiste à persister dans une verticalité dans le quotidien d'un monde où tout a tendance à s'avachir...

Avez-vous peur du néant?

Pas du tout!

PROPOS RECUEILLIS PAR
VÉRONIQUE CHÂTEL

Le deuil de la mélancolie, Michel Onfray,
Éditions Robert Laffont
Web TV de Michel Onfray: michelonfray.com



RATTRAPAGE PHILO

C'est quoi l'hédonisme? C'est la doctrine philosophique dérivant d'Epicure selon laquelle la recherche du plaisir et l'évitement du déplaisir forment des impératifs catégoriques.

Il a dit quoi Montaigne? Philosophe du XVI^e siècle, sa philosophie est marquée par le relativisme (chaque chose est différente des autres, donc unique), le scepticisme (notre raison a ses limites et ne nous permet pas d'atteindre la vérité absolue) et l'humanisme (il faut mettre l'intelligence — la sagesse —, au-dessus des connaissances).

Il a dit quoi Nietzsche? Refusant la transcendance divine, le monde métaphysique, il s'est intéressé aux raisons qui poussent les individus à agir comme ils le font et à croire ce qu'ils veulent croire. Dans sa vision nihiliste, il a notamment fustigé l'idéalisme. «Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont.»